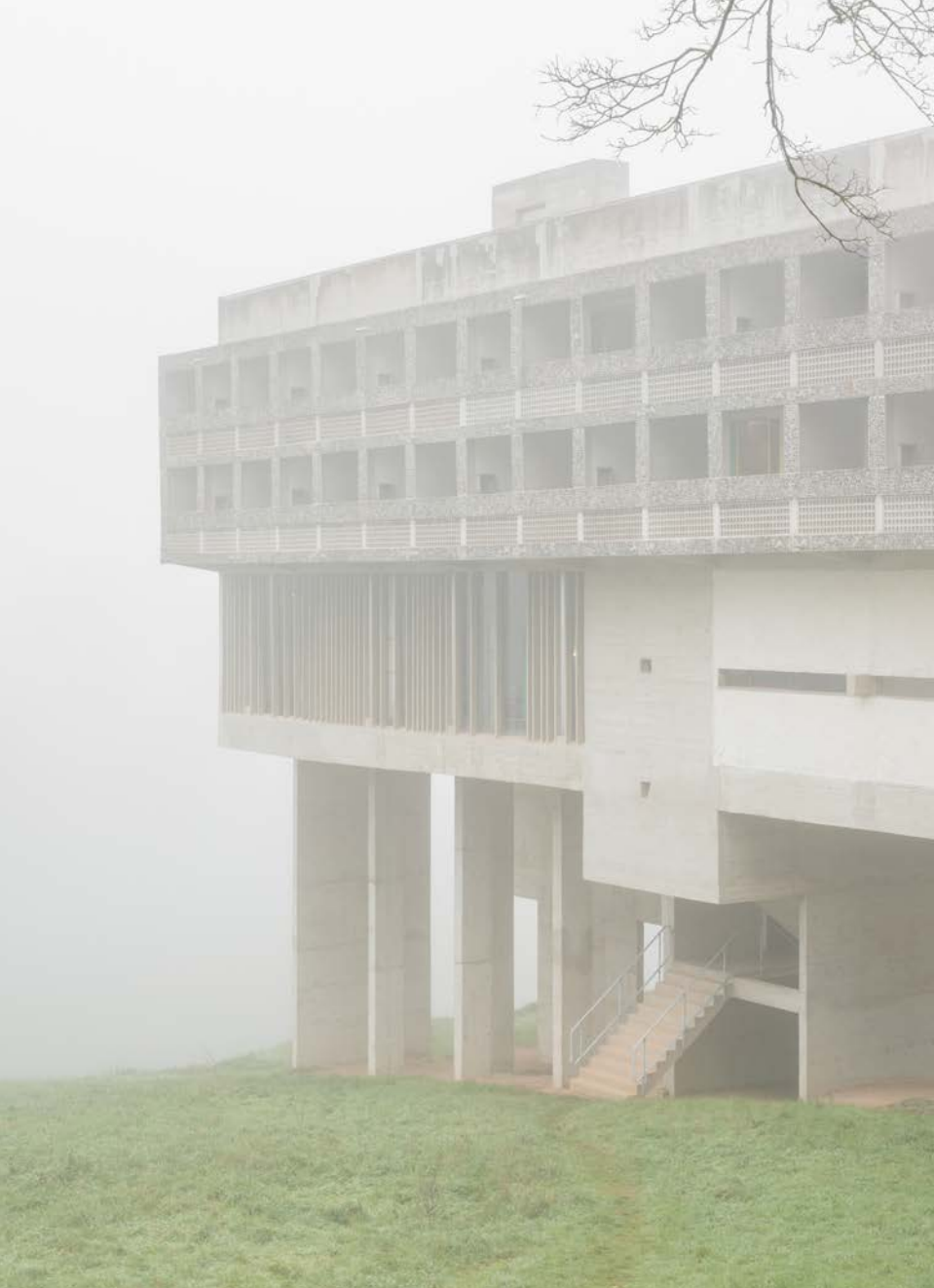


LE PARLEMENT DE LA RECHERCHE CE QUE PEUT L'ARCHITECTURE

Dossier de presse

FONDS
DE DOTATION
QUARTUS
POUR L'ARCHITECTURE



©Salem Mostefaoui

«Durant deux jours, 22 architectes : 10 femmes, 12 hommes, dont 3 docteurs, 18 praticiens, 13 enseignants, 3 directeurs d'institutions, 1 Pritzker Prize, 1 née dans les années 1940, 1 dans les années 1950, 3 dans les années 1960, 8 dans les années 1970 et 8 autres dans les années 1980, 1 dans les années 1990, basés à Bethléem, Rotterdam, Ivry-sur-Seine, Paris, Milan, Bruxelles, Bordeaux, Genève, Zurich, Munich, Saint-Étienne, Le Cap, Milan, Bâle ou Kanagawa sont invités à cohabiter et à discuter. Hors des concours, des compétitions, des jurys, sans autre enjeu que d'être présents. Quelque chose de commun nous liait pourtant, un endroit incertain de la conception architecturale qui se situe simultanément dans l'acte de recherche et dans l'acte de projet.»

l'AUC et MBL architectes, commissaires

LE PARLEMENT DE LA RECHERCHE CE QUE PEUT L'ARCHITECTURE

En partenariat avec le ministère de la Culture

Initié par le Fonds de dotation Quartus pour l'architecture en partenariat avec le ministère de la Culture et piloté par le duo de commissaires – l'AUC architectes et urbanistes et MBL architectes – le Parlement de la recherche a pour ambition d'offrir un temps de réflexion, d'exploration et d'effervescence collective aux architectes et chercheurs pour interroger les grands enjeux de notre société et identifier les possibles trajectoires de recherche pour les temps qui viennent.

Ce que peut l'architecture : tel est l'objet du Parlement de la recherche qui a réuni, les 29 et 30 novembre 2024, vingt-deux architectes et chercheurs en architecture reconnus internationalement pour leurs postures et engagements prospectifs, installés pendant 48 heures dans un huis-clos scénographié et filmé, au Couvent Sainte-Marie de la Tourette, véritable retraite pour se placer hors du temps et des modes. Ce processus d'intelligence collective est pour les commissaires un «moment privilégié, solennel et responsable pour considérer les conditions d'existence des mondes dans lesquels nous agissons. Que peut l'architecture dans la construction de ces mondes, dans leurs agencements et ré-agencements? Comment penser, dessiner, habiter les mondes? Quels seraient les horizons de recherches par le projet susceptibles d'ouvrir des imaginaires nouveaux, élégants et prospectifs dans le domaine de l'architecture, de la ville et des territoires?»

Les 22 architectes parlementaires ont été choisis selon la complémentarité et la diversité de leurs pratiques, de leurs cultures, de leurs genres et de leurs générations. En croisant ces paroles, il s'agissait de permettre l'émulation avec un dispositif d'échange visant à favoriser les pensées, les solidarités, les polémiques, les convergences ou les conflits raisonnés. Après ce premier temps de débat commun, les actes du Parlement sont partagés publiquement en 2025 sous la forme d'un livre aux éditions Caryatide mais aussi en 2026 avec une série de rencontres et débats au sein des écoles d'architecture françaises et internationales.

Parlement de la recherche – 29 et 30 novembre 2024

Commissaires : l'AUC architectes et urbanistes (Caroline Poulin, Djamel Klouche) & MBL architectes (Florian Jomain, Benjamin Lafore, Sebastien Martinez-Barat)

Scénographie : MBL architectes

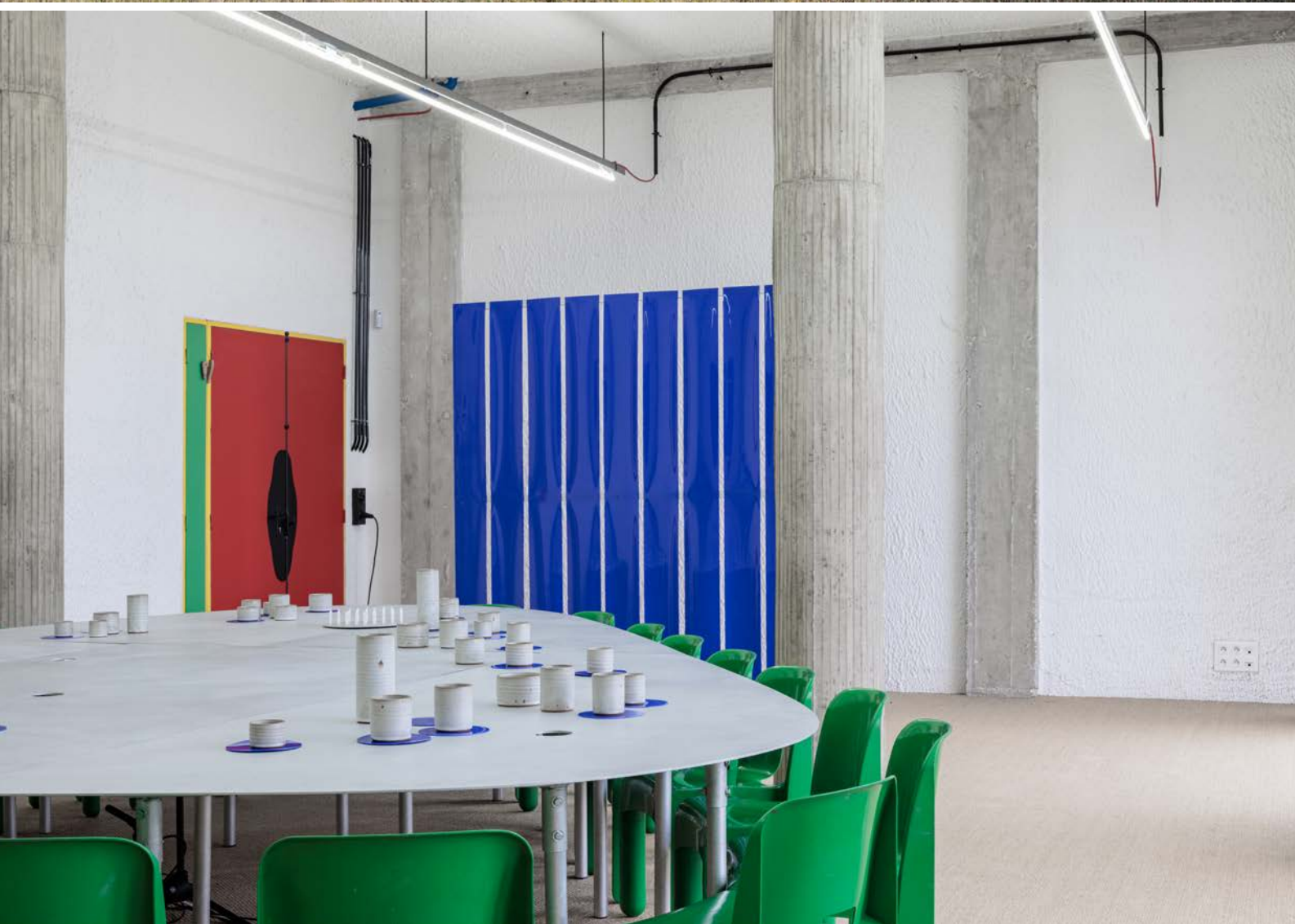
Graphisme : Joris Kritis / Céramique : Atelier Kim Lê / Photographies : Salem Mostefaoui



22 ARCHITECTES DANS UN HUIS-CLOS SCÉNOGRAPHIÉ

Avec

Yousef Anastas (AAU Anastas)
 Estelle Barriol (Studio Acte)
 Iwona Buczkowska
 Gilles Delalex (Studio Muoto)
 Nicola Delon (Encore Heureux)
 Susanne Eliasson (Grau)
 Ambra Fabi (Piovenefabi)
 Fabrizio Gallanti (arc en rêve)
 Kersten Geers (Office KGDVS)
 Samia Henni
 Djamel Klouche (l'AUC)
 Jeannette Kuo (karamuk Kuo)
 Alexandre Labasse (apur)
 Benjamin Lafore (MBL)
 Cédric Libert (ENSASE)
 Sébastien Martinez-Barat (MBL)
 Caroline Poulin (l'AUC)
 Carin Smuts (CS Studio)
 Pier Paolo Tamburelli (Baukuh)
 Charlotte Truwant (Truwant + Rodet +)
 Chloé Valadié (UR)
 Riken Yamamoto





CE QUE PEUT L'ARCHITECTURE

Extraits

« L'une des questions clés est de savoir comment les architectes peuvent aider à créer des communautés au sein des sociétés locales. Le Corbusier, l'architecte qui a conçu La Tourette, avait bien compris cela. Je crois qu'aujourd'hui, plus que jamais, la question de comment construire des communautés se pose. La perte d'une communauté signifie, selon moi, la perte du centre même autour duquel bâtir la société future. »

Riken Yamamoto

« Pourquoi parler de matière ? Je pense que parler de la matière, c'est un élément important de l'architecte et de l'espace. C'est un élément qui fascine par sa plasticité, par sa structure. C'est aussi un élément qui a défini beaucoup de courants architecturaux et de manières de faire. Le béton a rendu possibles d'autres formes d'architecture, a généré d'autres styles d'architecture. C'est quand même assez intéressant de reparler de style parce que nous sommes aussi confrontés à cela aujourd'hui. Quand on parle d'utiliser de nombreux matériaux différents, quelle forme d'architecture va-t-on produire ? Je pense que par « forme », on ne parle pas seulement d'esthétisme, mais aussi des histoires cachées derrière tous ces matériaux que nous employons. »

Estelle Barriol



« Le sentiment que j'ai est que le défi est matériel. Cela a été dit avant moi. La matière, l'énergie, les sols et les déchets, ce sont vraiment les quatre matérialités qu'il faut toujours garder en tête. Le défi est aussi immatériel puisqu'Isabelle Stengers parle de l'écocide des savoirs et des savoir-faire. Elle dit que l'on n'est pas juste en train de faire disparaître des espèces, avec la sixième extinction de masse par exemple, mais que l'on fait aussi disparaître des savoirs et des savoir-faire. Et ce qui disparaît est très dur à retrouver parce qu'il y a des savoir-faire immémoriaux. Une fois qu'on les a perdus, on ne sait pas... C'est comme une espèce vivante, ce n'est pas si simple à retrouver. Donc, nous sommes face à ce défi : savoir/savoir-faire, ces inégalités qui sont sociales, territoriales et culturelles. Je pense qu'il y a un consensus, en tout cas j'espère, autour de la table sur ce gigantesque défi. »

Nicola Delon

« L'architecture, par contre, a le potentiel de devenir de nouveau – et je suis vraiment convaincu de ça – plus simple, plus éternelle, plus ignorante, plus ambiguë, plus sociale, plus mécanique, plus light. L'architecture a une relation complexe avec le bien-être, avec le désir immédiat, avec les promesses, avec la propagande. Elle est en soi un peu stupide. Lente et résultante de nombreuses mains. Dans notre monde, peut-être que ça a toujours été le cas, mais dans notre monde, c'est un outil, une opportunité. Sauf que nous devrions la comprendre comme un bizarre équilibre, un médium d'une autre société, quelque chose d'imparfait, de moderne, de partagé, de civique. Mais surtout légère, au sens littéral. Alejandro de la Sota – c'est vrai que je l'utilise tout le temps ce mec – parle de « lo mas nada posible », « le plus de rien possible ». Cela veut dire le minimum de matériaux, mais aussi le minimum de protection, le minimum de règles et, en quelque sorte, le maximum de danger. »

Kersten Geers

« Si la condition urbaine contemporaine était la jungle, et nous, nous pensons de plus en plus, en travaillant, que c'est la jungle, comment fait-on pour bien vivre dans la jungle ? L'idée même de la jungle, qui est un mot fort, est dure et assez violente, mais assez riche aussi. Elle est riche parce qu'elle englobe absolument tout : périphéries, centres, zones industrielles, tout ce que l'on veut. Elle est totale et permet de sortir de cette vision fragmentaire de la ville qui, moi, me dérange beaucoup dans la difficulté qu'on a à se projeter, fragment par fragment, et la séparation qu'on en fait. Elle est aussi intéressante parce qu'elle est un peu universelle et permet donc de dépasser la question du style et de l'identité, qu'on évacue. Si on est dans la jungle, on construit ce qui est adapté à la situation dans laquelle on est, point final. Qu'on fasse une cabane à toit plat ou à toit en pente, ce n'est pas le sujet. On construit de la façon dont c'est adapté. La question du style est évacuée. Enfin, la jungle est riche parce que, mine de rien, elle est instable, en transformation perpétuelle, et je pense que c'est assez inévitable aujourd'hui : dans le contexte des crises et du changement climatique, de l'érosion de la biodiversité, la condition urbaine va de plus en plus ressembler à une jungle. »

Susanne Eliasson





« La première question, c’est celle de la collaboration, parce que ce fragment est le résultat d’une vraie collaboration entre disciplines architecturales et savoir-faire. Pour ce projet, Albin et Helg ont collaboré avec Bob Noorda, qui est un graphiste, et avec plusieurs industriels qui ont inventé pour l’occasion beaucoup de nouveaux matériaux. On parle par exemple de Fulgett, mais aussi de Pirelli, qui a inventé le sol souple. Le projet du métro milanais est un projet partagé, pluriel, qui est quelque part entre architecture et graphisme, entre design et urbanisme, entre artisanat et industrie. Aujourd’hui, comme tu [Susanne Eliasson] le disais, le monde marche un peu par compartiments, il y a des tâches bien divisées, et je me demande donc s’il y aurait moyen de redéfinir les limites de la profession de l’architecte d’une façon plus décloisonnée et plurielle. »

Ambra Fabi



« Comment on peut apprendre à maintenir un bâtiment ? La question de la maintenance, c’est la question du transfert du savoir. Voilà, care, c’est un mot qui revient beaucoup. Mais c’est déjà un projet architectural : apprendre. Apprendre à remplacer, on l’a entendu ici. L’histoire du joint, refaire, et ce transfert de savoir a aussi une valeur. Ça fait partie du projet architectural. Puis il y a ce qui se passe après, dans le futur : c’est-à-dire comment on agit et comment on transforme. Pour nous, le projet de transformation, c’est aussi quelque chose qui nous intéresse parce qu’il nécessite une certaine humilité. C’est-à-dire qu’il faut rester assez humble. »

Charlotte Truwant



« Ma question, c’est de savoir si cela nous touche aussi en architecture parce que je trouve que la nostalgie, c’est resté un terme tabou. On a du mal à assumer nos nostalgies, alors que si l’on parle de progrès, on a beaucoup moins de mal à l’assumer. Les deux termes, nostalgie et progrès, c’est dialectique : l’un ne peut pas exister sans l’autre, l’un s’oppose à l’autre. Il me semble intéressant de les utiliser l’un envers l’autre. C’est compliqué certainement aujourd’hui parce que l’on a développé une nostalgie à l’égard d’un temps que l’on n’a pas vécu, qui est le temps du progrès et qui refusait notamment la nostalgie. »

Gilles Delalex

« L’architecture est un métier politique. Comme un projet collectif, comme un pari collectif, l’architecture ne peut pas prouver immédiatement sa performance. C’est intéressant parce que ça veut dire qu’il y a une proximité à l’échec qui est constitutive de la discipline. C’est aussi la raison pour laquelle il est si important de construire les bâtiments. Ça ne suffit pas de faire une architecture de papier, parce que c’est seulement quand on le démontre en le faisant que toute la société est engagée dans ces pratiques artistiques. L’architecture est aussi une réflexion sur la mobilisation des ressources. Ça veut dire que pendant que je fais une chose, je produis aussi un modèle de comment faire les choses. L’architecture est une réflexion sur la façon dont une société organise ses ressources. C’est une activité politique, mais une activité politique indirecte. »

Pier paolo Tamburelli

« Alors, que peut l’architecture ? faut-il encore qu’elle existe ? car il ne faut pas confondre, dans le paysage, toute construction avec l’architecture. La distinction entre les deux commence par les proportions du bâti, par les détails, par ce plus en termes d’usage social et esthétique que l’architecte doit apporter au niveau de la conception des espaces, et qu’un ingénieur ou tout homme du bâtiment ne peut fournir. La définition et l’appréciation de l’espace seront probablement différentes pour chacun de nous. Bruno Zevi, célèbre critique d’architecture, précise dans l’ouvrage Apprendre à voir l’architecture [1948] : « L’espace interne, cet espace qui nous entoure et nous comprend, constitue le critère principal pour le jugement d’un édifice et décide du oui ou du non de toute conclusion esthétique. » Il reprend ici le constat fait par Lao Tseu au ve siècle av. J.-C. : « La réalité d’un bâtiment ne réside pas dans les toits ou dans les murs, mais dans l’espace intérieur dans lequel on vit. »

Iwona Buczkowska

« Imaginer le Parlement comme un espace pour réfléchir à l’impact du phénomène démographique, et de son corollaire, le vieillissement de la population, pour nos habitats, pour nos villes. Faut-il faire de plus grands logements pour donner envie aux gens de fonder des familles ? Ou de plus petits logements pour réduire notre empreinte carbone alors que la taille des ménages est passée en cinquante ans de plus de 2 à 1,85 à Paris ? Ces questions et tant d’autres devraient être au cœur de nos échanges. Car ces évolutions ont des conséquences sur l’architecture et sur l’aménagement du territoire »

Alexandre Labasse



« Donc le radeau, celui de La Méduse, il peut peut-être nous renseigner sur ce que peut être une architecture que l'on pense depuis la catastrophe. C'est-à-dire comment on œuvre à faire une architecture, non pas en prévision des catastrophes, mais dans cette condition catastrophée ? Alors, la première chose qu'on voit dans le radeau, c'est que c'est une forme forte. On regarde ce radeau-là et on voit quelque chose qui a une sorte de force en lui-même. Cette représentation est presque aussi saisissante que la représentation de Géricault. C'est d'ailleurs ça qui nous a frappés. On voit aussi que c'est une entreprise de déconstruction. Ce n'est pas une entreprise de destruction du vaisseau colonial, du projet moderne, mais une entreprise de déconstruction méthodique. Et déconstruire demande au moins autant d'efforts que construire. »

Sébastien Martinez-Barat + Benjamin Lafore

« La critique nomade signifie une décentralisation, voire une fragmentation par rapport au centre de la production architecturale qui, souvent, est dominée par des grandes villes et des métropoles globalisées. La critique nomade de l'architecture peut s'inscrire dans un dialogue avec d'autres interlocuteurs et disciplines. En ce sens, elle se distingue par sa capacité à intégrer des dimensions sociales, politiques et environnementales dans la production, la consommation et la préservation des espaces. Elle se veut une critique plus holistique, qui prend en compte l'impact de l'architecture sur les sociétés et la planète. Avec l'essor des technologies numériques, une critique nomade peut aussi s'appliquer à la manière dont l'architecture est documentée et partagée à travers le monde. »

Samia Henni

« Si notre travail ne génère pas d'activité économique, il ne perdurera pas dans le temps. Si la technologie liée aux questions environnementales est trop mécanique ou compliquée, ça ne marchera pas. D'où notre approche passive, qui consiste à utiliser des ressources locales, à faire appel à la main-d'œuvre locale, à donner aux gens les outils pour qu'ils gèrent leur propre vie et leur environnement. Cette approche permet aux choses de perdurer. Trente ans plus tard, les communautés avec lesquelles nous avons travaillé continuent à entretenir les bâtiments qu'elles ont construits elles-mêmes, avec leurs propres briques. Et tout ce que nous leur avons appris, elles le reproduisent au sein de leur communauté. Elles ont pris le relais en termes d'éducation. C'est très intéressant. »

Carin Smuts

« Nous avons tous quelque chose de moderne en nous. Quand tu [Kersten Geers] disais qu'il faut sauver le projet moderne, évidemment puisque nous sommes nés dedans. Contrairement à ce que tu [Nicola Delon] disais, on ne peut pas faire une croix et on passe à l'autre, au suivant. Moi, je suis né dedans et je ne peux plus l'éliminer. Nous avons une partie de nous qui est moderne, mais peut-être pas à 100 %. Jean Dubuisson, c'était 100 %. La preuve, c'est qu'à un moment, il dessine ses quatre tours, 1 140 logements, une mégapiscine, il dit « mon projet, c'est le plus beau projet que je n'ai jamais fait et basta ». Nous, peut-être que c'est 30, 40, 50 %, je ne sais pas, mais une partie de nous est moderne. Une autre partie est devenue autre chose parce qu'il s'est passé des choses depuis que nous sommes architectes, que nous travaillons... Comme tu [Susanne Eliasson] le disais, le monde s'inonde, brûle, se chauffe... Évidemment, il y a plein de phénomènes nouveaux qui apparaissent, et nous sommes peut-être autre chose. »

Djamel Klouche & Caroline Poulin





« Ce qui m'intéresse, ce sont toujours ces mises en abyme. C'est un article : un mur, huit murs, la question de la politique, la question de Donald Trump. L'article, c'est en 2018, il vient d'être élu. On entre dans des zones grises et troubles, comme cela a été dit hier, ces zones troubles renvoient pour moi à la question de la jungle – on est bien sûr de ça. On sent que ça va dépoter un peu dans les mois qui viennent, j'en suis à peu près sûr. Ce sont des conditions d'architecture face auxquelles on ne peut pas être aveugle pour continuer à imaginer de penser des choses d'architecture. »

Cedric Libert

« Les attentes de notre société, que nous avons appelées liquides, et ce nouveau régime climatique véhiculent en effet avec eux un nuage d'incertitude, pour ne pas dire de catastrophe, sur les scénarios culturels prospectifs. Ce faisant, ils altèrent notre capacité à entrevoir le monde qui vient, celui-là même dans lequel nous avons coutume d'installer depuis le présent les atmosphères pour demain. Pour l'architecture, au moins trois questions découlent plus ou moins directement de ce changement de régime climatique. Nous en citons trois : un nouveau régime culturel, un nouveau régime esthétique et un nouveau régime relationnel. »

Chloé Valadié



« Je commence par dire : l'architecture ne peut rien. Il fut un temps où l'architecture était en quête d'autonomie. L'architecture dans le boudoir, selon [Manfredo] Tafuri, il s'agissait d'une discipline qui devait être protégée des autres. Il fut un temps où nous pensions que l'architecture pouvait fuck the context, selon [Rem] Koolhaas, que les bâtiments que nous construisions étaient des objets, des environnements hermétiques qui pouvaient aller à l'encontre des conditions naturelles de leur environnement. Il fut un temps où nous considérions que la responsabilité de l'architecte s'arrêtait à la remise des clés, que notre conception englobait un temps fixe, un programme fixe, un utilisateur fixe. Nous savons maintenant que ces temps sont révolus, que si nous recherchons l'autonomie disciplinaire, nous la trouvons sous la forme de collaborations. Alors que nous célébrons l'achèvement d'un bâtiment, nous sommes également chargés d'imaginer ce futur possible, y compris sa disparition. Et, surtout, les cycles du temps et des énergies matérielles nous relient à l'écologie au sens large, de la carrière au chantier de construction et aux dépôts de matériaux au-delà. »

Jeanette Kuo

« La pierre est un matériau qui suggère de nouvelles logiques économiques dans la construction, valorisant la main-d'oeuvre et offrant une perspective renouvelée sur des avenir lointains. La construction en pierre a été mise de côté dès que le béton armé et l'acier se sont largement répandus dans l'architecture, car ce matériau nécessite un modèle économique totalement différent. Il repose sur le financement à long terme des bâtiments, aligné sur la manière dont les structures en pierre ont historiquement été mises en oeuvre, c'est-à-dire en s'appuyant sur un flux continu d'informations, allant de la conception à l'assemblage. Les structures en pierre nécessitent une relation renouvelée avec le travail de construction, une relation qui réconcilierait notre capacité à comprendre notre histoire et à envisager notre patrimoine. »

Yousef Anastas



UN LIVRE POUR RETRANSCRIRE LES ÉCHANGES

Publication des débats du Parlement de la recherche
Commissariat : l'AUC et MBL architectes
En partenariat avec le ministère de la Culture

Lancement 26 novembre, 19h, Lafayette Anticipations

Ce livre *Le Parlement de la recherche - ce que peut l'architecture* est la retranscription intégrale de ces échanges. Il offre une masse critique de concepts, d'engagements et de sujets de réflexion qui font état des préoccupations actuelles des architectes. Les communautés, la propriété, la « jungle », la critique nomade, la nostalgie, le projet moderne, la transformation, le logement et, surtout, cette série d'attitudes face aux temps présents sont autant de thèmes à déployer, à explorer pour les temps à venir.

Avec : Yousef Anastas (AAU Anastas), Estelle Barriol (Studio ACTE), Iwona Buczkowska, Gilles De-lalex (Studio Muoto), Nicola Delon (Encore Heureux), Susanne Eliasson (GRAU), Ambra Fabi (Pio-venefabi), Fabrizio Gallanti (arc en rêve), Kersten Geers (OFFICE Kersten Geers David Van Severen), Samia Henni, Djamel Klouche (l'AUC), Jeannette Kuo (Karamuk Kuo), Alexandre Labasse (Aur), Benjamin Lafore (MBL), Cédric Libert (ENSASE), Sébastien Martinez-Barat (MBL), Caroline Poulin (l'AUC), Carin Smuts (CS Studio), Pier Paolo Tamburelli (Baukuh), Charlotte Truwant (Truwant + Rodet +), Chloé Valadié (UR) et Riken Yamamoto.

—
Livre
Le Parlement de la recherche - ce que peut l'architecture
Initié par le Fonds de dotation Quartus pour l'architecture
Éditions Cariatide
Commissaires l'AUC et MBL architectes
Graphisme Joris Kritis
Photographies : Salem Mostefaoui
12x19 cm / 552 pages / 30 €



©Dimitri Djuric

« Avant de nous adresser aux autres, prenons le temps de converser entre nous. La valeur de ce moment apaisé, étendu et finalement détendu, qui a consisté à inviter des architectes à sortir de leur atelier pour parlementer, ensemble, seuls et sans images, du pouvoir de l'architecture s'est avérée nécessaire, fragile et peut-être juste. En nous référant à ce propos de Giorgio Agamben, nous pourrions dire que débattre de ce que peut l'architecture, c'est d'une certaine manière tenter d'expliquer les modes et les formes de sa propre puissance comme architecte. Et cette tâche est extrêmement difficile car elle met en jeu l'intimité propre du concepteur ou de la conceptrice dans une dialectique entre retenue et engagement »

l'AUC et MBL architectes, commissaires

Dans la brume

l’AUC & MBL architectes, commissaires

Introduction

Sortir de son atelier
« Une forme de vie qui se maintient en relation avec une pratique poétique, quelle qu’elle soit, est toujours dans l’atelier, est toujours dans son atelier. Dans le fouillis des feuilles et des livres ouverts ou entassés, dans les positions désordonnées des crayons, des couleurs et des tableaux accrochés au mur, l’atelier conserve les minutes de la création, enregistre les traces du laborieux processus qui mène de la puissance à l’acte, de la main qui écrit à la feuille écrite, de la palette au tableau. L’atelier est l’image de la puissance – de la puissance d’écrire pour l’écrivain, de la puissance de peindre ou de sculpter pour le peintre ou le sculpteur. Essayer de décrire son propre atelier signifie alors essayer de décrire les modes et les formes de sa propre puissance – une tâche, à première vue, impossible. » Giorgio Agamben¹

Dans le faisceau d’informations et de questions toxiques qui arrivent jusqu’à nous à travers les réseaux de masse, il devient difficile pour les architectes d’être audibles dans le débat public. Avant de nous adresser aux autres, prenons le temps de converser entre nous. La valeur de ce moment apaisé, étendu et finalement détendu, qui a consisté à inviter des architectes à sortir de leur atelier pour parlementer, ensemble, seuls et sans images, du pouvoir de l’architecture s’est avérée nécessaire, fragile et peut-être juste. En nous référant à ce propos de Giorgio Agamben, nous pourrions dire que débattre de ce que peut l’architecture, c’est d’une certaine manière tenter d’expliquer les modes et les formes de sa propre puissance comme architecte. Et cette tâche est extrêmement difficile car elle met en jeu l’intimité propre du concepteur ou de la conceptrice dans une dialectique entre retenue et engagement.

Un conciliabule partagé
Autour d’une table mi-triangle mi-ovale sur laquelle patientent des carafes remplies, des gobelets en céramique, des feuilles A4 vierges et des stylos-billes se réunit une communauté de protagonistes. L’architecture peut déjà cela.

Durant deux jours, 22 architectes : 10 femmes, 12 hommes, dont 3 docteurs, 18 praticiens, 13 enseignants, 3 directeurs d’institutions, 1 Pritzker Prize, 1 née dans les années 1940, 1 dans les années 1950, 3 dans les années 1960, 8 dans les années 1970 et 8 autres dans les années 1980, 1 dans les années 1990, basés à Bethléem, Rotterdam, Ivry-sur-Seine, Paris, Milan, Bruxelles, Bordeaux, Genève, Zurich, Munich, Saint-Étienne, Le Cap, Milan, Bâle ou Kanagawa sont invités à cohabiter et à discuter. Hors des concours, des compétitions, des jurys, sans autre enjeu que d’être présents. Quelque chose de commun nous liait pourtant, un endroit incertain de la conception architecturale qui se situe simultanément dans l’acte de recherche et dans l’acte de projet.

Le lieu est grave et conventionnel : le couvent Sainte-Marie de La Tourette. Il aurait pu être encombrant par son aura « tragique² ». Il fut un territoire accueillant, quotidien, plus que le vestige d’une oeuvre monopolisant ou intimidant les discours. Si, durant les échanges, le « projet moderne » est apparu comme un fantôme récurrent, ce n’était pas à cause de cet hôte. Nous parlions à tour de rôle, rythmés par le temps des bougies. Une bougie allumée se consume au tiers en plus ou moins 10 minutes, puis disparaît en 20 autres minutes. Au milieu, un trait noir tracé au stylo marque le passage du temps de la parole vers le temps des débats. Ce temps approximatif et continu de l’incandescence de la ficelle dans la cire de riz a été un long glissement rythmé par deux événements discrets : la disparition du trait et la disparition de la bougie elle-même. Sans minute et sans heure, sans soleil non plus puisque la brume l’annulait, nous parlions autour de ces petits feux brefs mais déterminés.

Le dispositif du Parlement de la recherche actualise celui des Charlottesville Tapes qui, en 1982, a réuni en huis clos les architectes européens, américains et japonais éminents ou émergents de l’époque³. Le procédé a été réitéré en 1986 à Chicago avec

un casting similaire⁴. Dans cette période de transition marquée par l’émergence du postmodernisme, chacun était invité à présenter un de ses projets en cours de réalisation et à le mettre en débat face à ses confrères. Les organisateurs justifèrent leur invitation comme une réaction aux discours sur l’architecture alors dominés par des voix extérieures à la pratique elle-même. Celles des historiens, critiques et journalistes se faisaient entendre au détriment des acteurs et actrices du projet. De ce boysclub se dégagent des divergences de priorité : la ville pour certains, l’objet architectural pour d’autres. Émergent des conflits clairs entre les Whites (les néomodernes), les Greys (les postmodernes) et les autres. Se dessine en creux un panorama de la discipline et de son évolution. Mais, surtout, il en ressort la conviction partagée que les architectes produisent des modes de savoir spécifiques à adresser à la collectivité.

Si le protocole du Parlement de la recherche s’en rapproche, l’injonction est tout autre. Il ne s’agit plus de parler d’un projet de bâtiment mais de prendre position face à cette formule ouverte et laconique : ce que peut l’architecture. Elle n’est pas une question, exigeant une affirmation, mais une invitation à émettre des hypothèses selon ses expériences et engagements. Sans images, sans téléphone, sans intermédiaire autre qu’un objet support, il s’agit de situer son savoir, sa pratique, sa manière d’être architecte. Pour se risquer à une classification, il y a celles et ceux qui construisent, qui observent, qui organisent, qui rénovent, qui enquêtent, qui encapacitent, qui décolonisent, qui catégorisent, qui apprennent, qui se souviennent. Si les écritures architecturales de certains sont éloignées, les types de commande ou l’envergure des projets sans commune mesure, des affinités improbables sont apparues. Animés de sensibilités politiques différentes, d’autres ont pourtant dialogué en toute bienveillance. Les désaccords sont apparus dans la durée, sans conflits, par petits ajouts.

Des modes de penser
Dans un Parlement, l’enjeu est d’écouter, de dire puis, éventuellement, de convaincre. La Recherche consisterait à penser, à formuler des idées, les problématiser, les contextualiser, les énoncer, les vérifier, puis à les rendre publiques. En architecture, la recherche n’est pas seulement académique. Elle est un agencement d’expériences, un amalgame de théories et de modélisation, une raison pratique. À long terme, ses effets sont tangibles, palpables, prosaïques. Les architectes ont des façons de penser bizarres : la mémoire se mêle à l’anticipation ; la rigueur de la science est tempérée par la vie imprévisible ; les circonstances fragilisent les certitudes. La singularité de cette condition de penser en architecte réside dans le projet comme culture et méthode de recherche, dans la capacité à transfor-

mer des situations ou le regard sur ces situations. Mais les résultats, les idéologies sont multiples et contradictoires. Les architectes « demeurent en mouvement ». Ils habitent et tentent de modéliser les désordres.

Dans sa leçon inaugurale au Collège de France, intitulée Ce que peut l’histoire – titre dont nous nous inspirons –, Patrick Boucheron invite à concevoir sa discipline comme une manière de s’emparer du présent sans précipitation, de tenter d’être serein et diversifié. Au-delà d’être attentif à la permanence des choses, il s’agirait de « mettre en partage un monde de pensées, de valeurs, d’images et d’intentions que l’on peut appeler imaginaires, mais qui accèdent à une existence concrète dès lors qu’il(s) devien(ent) socialement tangible(s)⁵». L’architecture peut-elle, comme l’histoire, résister à la clôture des interprétations régressives ? Peut-elle, dans un moment où l’espace est devenu un bien spéculatif, un instrument de contrôle ou une marchandise, devenir un outil critique, un imaginaire en acte, un mode de connaissance ? Tentons de savoir ce qu’elle est en puissance et ce qu’il lui est encore possible.

L’époque des Charlottesville Tapes partage avec la nôtre des crises et des ruptures. Mais aujourd’hui, le rapport qu’entretiennent les architectes à leur période n’a pas la même saveur. L’exaltation a disparu. Le cynisme n’est plus une option. Il est remplacé par le ton grave de la responsabilité. L’indifférence ne peut plus être. La collaboration se substitue à l’autorité. L’héroïsme s’adoucît. Pour les 22 architectes réunis, au moins durant ces deux jours-là, le doute l’a emporté sur la certitude. Mais, douter, ce n’est pas rien dire.

Des architectes lucioles
Dans la retranscription de l’oralité des échanges de ce conciliabule, les formes des discours manifestent les hésitations. Certains intervenants et intervenantes ont préalablement écrit leur communication, d’autres l’ont improvisée. Le champ lexical des débats et les réactions brutes font montre d’une retenue certaine. Les « un peu » et les « peut-être » sont légion. Les phrases non terminées trahissent la volonté de trouver le mot juste qui ne vient pas, ou qui n’existe pas encore. Les néologismes sont compris par la plupart, parfois même redéployés dans l’instant par un autre. C’est peut-être cela une communauté : concevoir un langage commun rapidement, aussi provisoire soit-il. Celle constituée durant ces deux jours partage non des idées fixes, mais une forme d’incertitude. « Des pensées faibles à segments forts », comme le précisait Andrea Branzi, « fortes sur un court segment mais faibles du point de vue des associations globles⁶ ». L’emploi des synonymes tente d’exprimer la complexité. Certains parlent beaucoup mais affirment peu, ils racontent des histoires ; d’autres emportent

tout par une onomatopée. Il y a peu de certitudes mais beaucoup d’hypothèses, les « je crois que » ne reflètent pas un désengagement – ésotérisme ou autosatisfaction –, mais un supplément, un déplacement dans cette collection de propositions. Les « je pense que » employés telles des anaphores sont à comprendre en tant que manière de situer son discours, d’introduire de la nuance, plus que comme une affirmation autoritaire. D’aucuns ont même confié s’être déplacés à l’issue des débats. Il est possible d’être frappé par la torpeur, comme paralysé par tant de responsabilités advenues, par tant de changements en cours, de catastrophes en présence. Il nous appartient de prendre acte d’une capacité d’agir nouvelle, d’apprendre à faire autrement, de reconstruire un appareil théorique et des affinités historiques adéquates. C’est depuis cette capacité d’inquiétude que nous pouvons commencer.

En 1975, Pier Paolo Pasolini évoque la disparition des lucioles comme symbole de la fin des forces critiques et poétiques dans une société dominée par le pouvoir, la consommation et la répression⁷. En réaction, Georges Didi-Huberman estime que les lucioles ne disparaissent pas totalement⁸. Elles survivent et éclairent, de manière intermittente mais persistante. C’est dans cet intervalle entre disparition supposée et résistance ténue que se situent les discussions du Parlement. Sous cette brutalité, les architectes, telles des lucioles, constituent de petites présences lumineuses, qui s’exercent à biaiser des routines et des logiques d’effacement. « Nous ne vivons pas dans un monde, mais entre deux mondes au moins. Le premier est inondé de lumière, le second traversé de lueurs. [...] Peuples lucioles quand ils se retirent dans la nuit, cherchent comme ils peuvent leur liberté de mouvement, fuient les projecteurs du “règne”, font l’impossible pour affirmer leurs désirs, émettre leurs propres lueurs et les adresser à d’autres⁹. » En convoquant ces 22 architectes, il ne s’agit pas de célébrer la diversité comme un spectacle, mais d’affirmer la pluralité des formes, des échelles d’action et des interlocuteurs. Les publics et les moyens sont réduits, l’envergure passée est révolue. Ils ne sont pas pour autant des penseurs réduits, ils éclairent à bas bruit depuis les marges, depuis les conflits, depuis les ruines parfois. Ce mode mineur n’est pas une diminution de puissance, c’est une manière d’oeuvrer dans des territoires incertains avec les outils rudimentaires de la discipline : la gestion des ressources, la maîtrise du temps long, la capacité à représenter des situations existantes. En tant que mode de connaissance, l’architecture a les moyens d’être attentive aux failles, aux voix basses, et de faire de l’incertitude un projet.

La convergence du chaos et la divergence des bienveillants
Les architectes convergent à décrire nos terri-

toires hérités, souvent abîmés, comme cette forme confuse de l’état des choses, tout en espérant que cet état annonce la formation d’un Monde. Cela ressemble au chaos, la confusion des éléments de la matière avant la formation du monde. Si Bernardo Secchi parlait de la ville diffuse, l’architecte et historien Jean Castex, avec qui nous débattions beaucoup lors de voyages d’études au Brésil et en Chine, parle de la ville confuse, positivant cette situation comme un appel à penser, à comprendre et à dresser le plan des phénomènes toujours en mouvement et en devenir qui s’y manifestent, telles les prémices de la formation d’un projet.

Le pouvoir sinon la puissance de l’architecture veut toujours se manifester, y compris dans les territoires les plus impossibles. Les chemins pour y arriver sont faits de croisements, de diversions, de détours, de doutes, de positions appuyées, de postures fragiles, en somme de divergences bienveillantes qui, in fine, dessinent un territoire de projet reconnaissable, pas forcé, ouvert, hésitant mais encore doté d’espaces de dialogue et d’évolutions.

Se surprendre à rêver de grands mondes, de petits mondes, tout simplement des mondes
Il est stimulant d’utiliser le terme « climats » pour décrire les mondes contemporains. La notion de « climat », au sens atmosphérique du terme, serait cette condition qui articule et mêle des questions spatiales, des questions techniques, des questions sociales et, surtout, des questions culturelles, à l’image du Crystal Palace, qui, au xixe siècle, avait fourni un paradigme spatial et technique à la climatologie de la Grande Ville Industrielle émergente qu’était Londres. Dostoïevski y rêvait déjà l’apogée du monde global occidental.

« La City avec ses millions et son commerce universel, le Palais de Cristal, l’Exposition universelle... Oui, l’Exposition est sidérante... Vous ressentez cette force terrifiante qui a réuni ici en un troupeau unique toute cette infinité de gens venus du monde entier ; vous ressentez cette pensée titanesque ; vous ressentez que, là, quelque chose est atteint, qu’il y a une victoire, un triomphe... Tout cela est si solennel, si victorieux, si orgueilleux que ça commence à vous opprimer le souffle. Vous regardez ces centaines de milliers, ces millions de personnes [qui] dans les grands flots s’écoulent ici, soumis, du monde entier – des gens venus tous avec une seule pensée, et qui se pressent sans bruit, obstinément et sans rien dire, dans ce palais colossal, et vous sentez que c’est là que quelque chose s’est définitivement accomplie, oui accomplie, terminée [sic]¹⁰. »

Parallèlement, Walter Benjamin a fait de Paris la capitale du xixe siècle, avec les passages et le couvert haussmannien sur la Ville (autre climatologie singulière associant de la technique, de la société et de la culture). Le manhattanisme tel que décrit

par Rem Koolhaas en 1978 dans son manifeste rétroactif pour Manhattan, New York Délire, fut un autre paradigme pour le monde de Wall Street qu’est New York. Le couple autoroute et shopping mall ainsi que le gratte-ciel furent les figures du xxe siècle, respectivement comme lieux de concentration d’une économie tertiaire et comme icône. Ces espaces de loisirs généralisés du monde consumériste qui a caractérisé la fin du siècle dernier ont également constitué le fer de lance de la dynamique de la ville étalée dont nous héritons aujourd’hui. Plus récemment, la puissance de l’urbanisation généralisée, consommatrice à outrance d’espaces, à l’Ouest comme à l’Est, au Nord comme au Sud, semble engager des territorialités plus difficiles à décrire, des formes floues, non archivées par les traités d’urbanisme. Une ville discrète, discontinue, absorbante, où tout s’amalgame.

Nous sommes cette génération d’architectes conscients que plus rien n’est dorénavant définitif mais qui a hérité de toute cette histoire entremêlée, à partir de laquelle nous devons rêver des mondes nouveaux, de grands mondes, de petits mondes, des mondes polyvalents, tout simplement des Mondes, comme de nouveaux agencements climatologiques dorénavant conçus à partir de ce qui est déjà là avec la conscience de la finitude des ressources et de la coexistence de tous les êtres vivants et non vivants. Nous devons aller plus loin, ainsi que le suggère Samia Henni, qui définit l’architecture comme l’ensemble des « environnements bâtis, détruits et imaginés » par l’être humain. L’architecture intègre aujourd’hui dans son champ d’action les effets mêmes que ces mondes, ces climats et ces formes produisent autant qu’ils les subissent. Ce changement de paradigme ouvre la voie à une approche élargie de la discipline, attentive aux interactions entre milieux bâtis, transformations géopolitiques, bouleversements écologiques et imaginaires collectifs.

Notre capacité à imaginer et à rêver, non seulement de la Cité, mais aussi de Mondes simplement habitables, nous encourage à penser que, dans cet esprit, nous pourrions souhaiter que notre pouvoir d’agir en tant qu’architectes nous ouvre de nouvelles perspectives, nous permette d’agencer ce qui n’a pas encore été agencé, en sachant pertinemment que cela ressemble à l’horizon lui-même, qui nous trompe éternellement. Nous devons adhérer à l’idée d’être et de rester, au sens où l’entend Edmund Husserl, un « débutant absolu ».

Mettre en partage
Les architectes ont plein d’étoiles dans la tête. À ceux qui se demandent encore comment une discussion sur ce qui n’existe pas pourrait avoir un effet sur ce qui existe, nous pourrions répondre que les choses qui existent dans notre esprit et nulle

part ailleurs déterminent plus profondément ce qui existe que tout ce qui se trouve en dehors de notre esprit.

Quels que soient leurs champs d’action respectifs, les architectes ici présents pratiquent la recherche selon des supports multiples : par le projet, par des publications universitaires, des publications critiques, des expositions, des enseignements. Cet ouvrage dense offre une masse critique de concepts, d’engagements et de sujets de réflexion qui font état des préoccupations actuelles des architectes. Les communautés, la propriété, la « jungle », la critique nomade, la nostalgie, le projet moderne, la transformation, le logement et, surtout, cette série d’attitudes face aux temps présents sont autant de thèmes à déployer, à explorer pour les temps à venir. Ces 500 pages sont une matière disponible, une matière brute, une matière non finie, elles doivent nous inviter à construire ensemble d’inédits agencements de recherche.

1 Giorgio Agamben, Autoportrait dans l’atelier, Paris, L’Arachnéen, 2020.

2 Charles Jencks, Le Corbusier and the Tragic View of Architecture, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 1973.

3 The Charlottesville Tapes. Transcript of the Conference at the University of Virginia School of Architecture, Charlottesville, VA, November 12 and 13, 1982, New York, Rizzoli, 1985. Participants : Tadao Ando, Carlo Aymonino, John Burgee, Henry Cobb, Peter Eisenman, Frank Gehry, Michael Graves, Charles Gwathmey, Hans Hollein, Arata Isozaki, Toyo Ito, Philip Johnson, Rem Koolhaas, Léon Krier, Rob Krier, Richard Meier, Gianfranco Monacelli, Rafael Moneo, César Pelli, Jaquelin Robertson, Kevin Roche, Paul Rudolph, Robert Siegel, Robert A.M. Stern, Stanley Tigerman, O. M. Ungers.

4 The Chicago Tapes. Transcript of the Conference at the University of Illinois at Chicago, November 7 and 8, 1986, New York, Rizzoli, 1987. Participants : Diana Agrest, Tadao Ando, Thomas Beeby, John Casbarian, Peter Eisenman, Mario Gandelsonas, Frank Gehry, Bruce Graham, Michael Graves, Helmut Jahn, Josef Kleihues, Rem Koolhaas, Léon Krier, Ron Krueck, Gianfranco Monacelli, Rafael Moneo, César Pelli, Jaquelin Robertson, Paul Rudolph, Danny Samuels, Robert Stern, Stanley Tigerman, Bob Timme, Susana Torre.

5 Patrick Boucheron, Ce que peut l’histoire (leçon inaugurale prononcée le 17 décembre 2015), Paris, Collège de France, 2016.

6 Andrea Branzi, Animaux domestiques, adapté par Nicoletta Branzi, Paris, Philippe Sers/Vilo, 1988.

7 Pier Paolo Pasolini, « Il vuoto del potere in Italia » [« Le vide du pouvoir en Italie »], Corriere della sera, 1er février 1975, repris dans Écrits corsaires, Paris, Flammarion, « Champs arts », 2009.

8 Georges Didi-Huberman, Survivance des lucioles, Paris, Les Éditions de Minuit, 2009.

9 Ibid.

10 Fédor Dostoïevski, Notes d’hiver sur impressions d’été [1862], Arles, Actes Sud, 1995.

LE PARLEMENT DE LA RECHERCHE
Ce que peut l'architecture. Couvent Sainte-Marie
de La Tourette, 29-30 novembre 2024

- 1 Nicola Delon
- 2 Carin Smuts
- 3 Salem Mostefaoui
- 4 Alexandre Labasse
- 5 Susanne Eliasson
- 6 Kersten Geers
- 7 Charlotte Truwant
- 8 Pier Paolo Tamburelli
- 9 Ambra Fabi
- 10 Florian Jomain
- 11 Caroline Poulin
- 12 Fabrizio Gallanti
- 13 Sébastien Martinez-Barat
- 14 Djamel Klouche
- 15 Chloé Valadié
- 16 Gilles Delalex
- 17 Benjamin Lafore
- 18 Yousef Anastas
- 19 Samia Henni
- 20 Cédric Libert
- 21 Jeannette Kuo
- 22 Iwona Buczkowska
- 23 Anselme Cattiau
- 24 Mattéo Cathelin
- 25 Julien Pansu

Non présents sur la photo :

- Riken Yamamoto
- Estelle Barriol

20

21

Samia Henni

Pier Paolo Tamburelli

Samia Henni

Pier Paolo Tamburelli

de notre session qu'il s'agit aussi de trouver des désaccords. Les communautés, aujourd'hui, c'est trouver des accords, mais on ne parle pas des désaccords. C'est pour moi une sorte de fausse communauté parce que l'on cherche des amis. Mais dans les vraies communautés, il y a toujours des désaccords. C'est le fait d'identifier des moyens de négocier entre ces désaccords qui fait la communauté.

0'46"22 Je pense que nous allons être confrontés à un *Lost in Translation*... Des moments de « comment traduire ? ». Tu [Pier Paolo Tamburelli] as dit que le mot « communauté » n'existe pas en japonais...

0'46"34 Je ne sais pas !

0'46"39 Oui, c'est une supposition. Tu as supposé qu'il n'existe pas en japonais parce que Yamamoto le disait en anglais. Et nous l'utilisons maintenant en français, mais peut-être que ce n'est pas vraiment la « communauté », plutôt la « collectivité », le « non-individualisme ». Je pense qu'il est vraiment important de voir comment ce mot résonne avec nous, nous sommes de plusieurs générations... Je comprends bien que la « communauté » en Pologne il y a quelques années, c'était une communauté extrêmement différente d'aujourd'hui, ou en tout cas « collectivité » et « individualisme », cherchons un peu le nom. Mais ce qu'il a aussi dit, c'est comment l'architecture ou les architectes peuvent exister face à des guerres et au pouvoir. Je pense qu'il a bien nommé le contexte actuel, ce contexte dont il essaye de parler. Il me paraît important de repenser cette collectivité par rapport au pouvoir et non par rapport à la puissance.

0'47"44 Cette discussion va être très très longue. (rires) Je le dis ici et je pense que nous allons y retourner. Le pouvoir existe, c'est une chose qui existe sur une planète où il y a des êtres humains qui vivent dans des sociétés. Et je pense que cela sera mieux, aussi pour les architectes, d'accepter qu'il y a du pouvoir et que c'est possible d'utiliser le

52

53

	Ambra Fabi	1'18"14	Oui, évidemment, cela va dans les deux directions : d'un côté, la ville crée des espaces pour certains quartiers défavorisés, dans ton cas par exemple ; mais, de l'autre, il s'agit de créer quelque chose qui a une telle intensité que les gens l'aiment, tout simplement, et que l'on arrive à le respecter. Et c'est pour cela que ça va rester. Ça va dans les deux directions.
	Yousef Anastas	1'18"51	Moi, j'ai bien aimé le terme « architecture minimum », parce que ça passe forcément un peu par de l'expérimentation. Limite, c'est faire avant de réfléchir ou faire et voir si on peut réfléchir après. Dans le cadre de ce que peut l'architecture, le truc le plus élémentaire et le plus basique, c'est faire des objets ou des choses qui peuvent être théorisées ensuite... ou pas. Quand tu disais « créer une culture collective à travers un objet », c'est assez parlant.
	Benjamin Lafore	1'19"39	Dans le minimum, justement, je trouve qu'on se satisfait de ça, parce qu'on a raté un gros truc... Alors, ça va être très xx ^e siècle, très fordisme, mais, tu l'as dit, c'est la collaboration. Je pense que l'on a raté la collaboration avec l'industrie. Dans ton point numéro 8, Fabrizio... (rires), ce qui est intéressant, c'est l'ingénierie fantaisiste ; mais on se retrouve avec de la micro-ingénierie fantaisiste. Et quand tu dis qu'un bâtiment, c'est un prototype à échelle 1:1 et qu'il va devenir, dans son microterritoire, si ce n'est faire exemple... On avait cette compétence de s'impliquer avec

212

213

30 novembre 2024
Séance #03

CHARLOTTE TRUWANT

424

0'57"42

Ce que je vais dire maintenant, c'est peut-être un peu trivial par rapport aux débats que nous avons eus, mais je trouve ça vraiment intéressant. Quand je parle de quelque chose de « trivial », c'est à la fois vrai et faux. Je fais référence à la question du projet de transformation, et surtout à celle du temps et du processus en architecture. Ça me fait d'ailleurs penser à cette performance que Herzog & de Meuron avaient présentée à la Biennale de Venise [en 2014] : les étudiants circulaient avec des caddies et montraient des maquettes de Cedric Price et des projections.

J'ai donc apporté deux itérations d'un objet. Et tout le monde est libre d'en interpréter ce qu'il veut. À la base, nous cherchions à développer, au bureau, des typologies de paysages artificiels. C'était une recherche un peu intuitive, spontanée. Et ça, c'est la documentation d'un des états de ces paysages. Aujourd'hui, j'aimerais aborder la question du temps en architecture. Est-ce que le temps peut être une matière de conception architecturale ? Et, par extension, est-ce que l'architecture peut, dans ce temps ou dans ces futurs possibles, être une fiction ? Donc, plus précisément, ce que vous voyez, c'est un gros plan de deux photos prises par un photographe zurichois, Arnaud Bostelmann, à qui nous avons demandé de réaliser des *close-up* de structures, de sculptures, de ces paysages que mon partenaire, Dries Rodet, et moi-même avons développés spontanément dans le bureau. Ces structures, à l'origine, elles sont en plâtre. Ce sont des structures sur lesquelles nous travaillons assez longtemps. Ce qu'elles évoquent est la question du processus itératif. Quand nous avons le temps, en dehors du bureau, nous ajoutons des couches de plâtre. Il y a l'ajout d'une matière, de couleur, et la recherche un peu de ces processus incontrôlés : qu'est-ce qu'on contrôle ou pas ? À quel moment on empêche la couleur de se propager ? À quel moment on arrête le développement de certains organismes, si ce sont des champignons, des mousses, en appliquant une résine sur l'objet ? Ensuite, les photos sont ces

425

	Kersten Geers	une façon de gagner leur vie à travers cet élément architectural qu'ils reçoivent. Car, souvent, seule la construction du bâtiment est financée, pas les frais de fonctionnement. J'imagine que vous avez la même expérience. C'est donc très difficile, mais je pense qu'il est essentiel de donner aux gens les moyens d'exercer une activité génératrice de revenus. 0'25"10 Pour revenir au rôle de l'architecture, je regarde cette marmite et je me dis que ton rôle est de fabriquer cette marmite, pas d'y faire la cuisine. Les cuisiniers, ce sont eux, en quelque sorte. (rires) 0'25"26 C'est tout à fait ça. 0'25"27 Si la marmite n'est pas de bonne qualité, ils ne pourront pas cuisiner. C'est donc ta responsabilité de fabriquer une bonne marmite... 0'25"37 Oui. Ça donne de bonnes idées pour l'avenir. Maintenant, vous pouvez souffler... Oh, nostalgie! (rires) Vous pouvez souffler ma bougie. (rires) <i>Échanges inaudibles</i> 0'26"17 Peut-être avant que la bougie ne s'éteigne, peux-tu nous parler du travail pédagogique que tu mènes avec la France ? Avec Christophe Hutin et Daniel Estevez, par exemple. 0'26"37 En 2008, j'ai commencé à travailler avec Christophe Hutin et Daniel Estevez, de Toulouse, et nous avons établi une méthodologie intitulée « <i>Learning from</i> ». L'idée est de se rendre dans les communautés avec des étudiants en architecture, des écoles de Toulouse, de Bordeaux ou d'Afrique du Sud. C'est ce que nous avons fait à Johannesburg. Ces séjours permettent aux étudiants de comprendre comment poser des questions et tirer des apprentissages des personnes qu'ils rencontrent... En Afrique du Sud, il y a de grands bâtiments vides qui sont squattés. Il y a près de 12 millions d'immigrants en provenance
	Carin Smuts	
	Kersten Geers	
	Carin Smuts	
	Sébastien Martinez-Barat	
	Carin Smuts	
	Carin Smuts	
396		397



	Sébastien Martinez-Barat	2'16"21 Façon d'amener à l'existence des choses susceptibles d'être. C'est bien ça ? 2'16"26 Oui. 2'16"28 Redis-le. 2'16"30 Façon d'amener à l'existence des choses susceptibles d'être. 2'16"34 C'est Aristote. (rires) 2'16"47 On va dire que c'est UR [l'agence de Chloé Valadié et Gaëtan Brunet] aujourd'hui. Juste, cette phrase est quand même puissante parce qu'elle a quelques précautions, mais elle est optimiste. Elle est bienveillante tout en étant ambitieuse. Voilà, c'était juste pour cette phrase-là. Et l'autre, il y a eu une forme de slogan : « <i>Function follows as found form</i> ».
	Chloé Valadié	
	Djamel Klouche	
	Sébastien Martinez-Barat	
	Benjamin Lafore	2'17"23 Ce que j'aime, du moins, c'est que tu as posé cette nostalgie de l'avant-garde, justement : quand on dit qu'on a raté l'industrie, qu'on est un peu en retard, tout ça. Nous venons aussi d'une culture, des radicaux italiens, nous avons grandi avec eux. Nous vivons ce passé glorieux-là, même pas des architectures, mais des architectes. Et je trouve, là-dessus, qu'il y a cette image d'une capacité d'agir. On ne sait pas pourquoi, mais en tout cas, il y a une volonté.
	Susanne Eliasson	
	Chloé Valadié	2'17"58 Merci, parce que, pour moi, tu as clos le débat sur la modernité, au sens où tu dis, à un moment donné, que la majorité des choses qu'on va faire demain, c'est transformer. L'essentiel de la construction, c'est le XX^e siècle. Voilà, c'est dit, c'est clair, c'est précis. C'est la réalité. Nous pouvons débattre ici, autour de la table, autant que nous voulons sur ce sujet-là, mais... 2'18"22 C'est pour ça qu'hier, quand nous parlions de continuité ou de fracture, je pense qu'on ne peut presque plus se le permettre, d'une certaine
	Chloé Valadié	
474		475

ARCHITECTES PARLEMENTAIRES

YUSEF ANASTAS

Architecte ingénieur, Yousef Anastas (1988–) est associé au sein du studio AAU Anastas, basé à Bethléem et à Paris. Il est cofondateur de Local Industries, de Radio alHara et de Wonder Cabinet. Il travaille à établir des liens entre artisanat et architecture à des échelles allant du design de mobilier à des explorations territoriales. Yousef Anastas est actuellement en fin de cursus doctoral, sa thèse portant sur l’usage de la pierre en architecture contemporaine. Dans ses travaux, il s’intéresse à la manière de renforcer un discours critique global en liant des situations ou des pratiques hypercontextuelles.

ESTELLE BARRIOL

Architecte, Estelle Barriol (1992–) fonde Studio ACTE à Rotterdamen 2020. Elle est rejointe par Fanny Bordes, architecte, en 2023. Par sa pratique, Studio ACTE repense les modes de construction en remplaçant le chantier et les matériaux au coeur du processus de projet. Inspirée par des procédés vernaculaires, cette pratique se concentre sur une conception low-tech et géosourcée, portée par la recherche appliquée et l’expérimentation à l’échelle 1. Estelle Barriol a reçu plusieurs bourses et distinctions pour son travail exploratoire sur l’esthétique du réemploi : mention spéciale du Prix de Rome néerlandais (2022), Young Talent 2022, finaliste du prix Charles-Abella de l’Académie des beaux-arts (2023).

IWONA BUCZKOWSKA

Iwona Buczkowska (1953–) est diplômée de l’École spéciale d’architecture en 1976 et fonde son agence en 1978, à Ivry-sur-Seine. Son travail s’inscrit dans les principes de l’architecture modulaire et se singularise par l’utilisation du bois comme matériau principal de ses réalisations. La cité Pierre-Sémard, réalisée entre 1986 et 1992 au Blanc-Mesnil, propose à travers ses 225 logements sociaux une forme d’habitat non standard. Par ses logements sociaux et ses équipements publics, Iwona Buczkowska défend une ville complexe et diversifiée. Elle a notamment reçu le prix Delarue de l’Académie d’architecture (1994) pour l’ensemble de son oeuvre et le prix Jane Drew (2024).

GILLES DELALEX

Gilles Delalex (1972–) est architecte, cofondateur avec Yves Moreau de l’agence Muoto, basée à Paris. Il est titulaire d’un master européen en urbanisme et d’un doctorat en art de l’université Art & Design d’Helsinki. Professeur a l’ENSA Paris-Malaquais, il est responsable du département THP (Théorie, Histoire, Projet) et codirecteur avec Fanny Lopez du laboratoire LIAT. Il a également enseigné a l’École nationale des ponts et chaussées, a la Harvard Graduate School of Design et a TU Wien. Ses recherches se concentrent sur les imaginaires des grandes infrastructures, en lien avec les themes de la science-fiction et du devenir de la modernité.

NICOLA DELON

Nicola Delon (1977–) est architecte diplômé de l’ENSA Paris-La Villette, apres des études à Toulouse et à Montréal (Université de Montréal et université McGill). En 2001, il fonde avec Julien Choppin le collectif Encore Heureux, basé à Paris. Leur pratique généraliste couvre lieux culturels, d’enseignement, de travail, d’usages mixtes et installations éphémères. Nicola Delon explore une architecture collective plus sobre, plus juste, entre prospective et ancrage dans le réel. Il est le commissaire des expositions « Matière grise » au Pavillon de l’Arsenal (2014), « Lieux infinis » au Pavillon français de la Biennale d’architecture de Venise (2018) et « Énergies Désespoirs » au Centquatre- Paris (2021).

SUSANNE ELIASSON

Susanne Eliasson (1984–) est architecte, cofondatrice et associée avec Anthony Jammes de l’agence GRAU, basée à Paris. L’agence travaille dans l’espace entre l’architecture et l’urbanisme pour transformer l’environnement commun. Elle mène depuis plusieurs années des recherches et projets sur la « Métropole Jardin » dont, actuellement, la transformation des abords de Notre-Dame, à Paris. GRAU est lauréat du Palmares des jeunes urbanistes 2016 et premier résident de la Villa Albertine à Chicago (2022). Depuis 2021, Susanne Eliasson est architecte conseil de la Ville de Bordeaux.

AMBRA FABI

Ambra Fabi (1981–) a étudié à l’Accademia di Architettura de Mendrisio et à l’ENSA Paris-Belleville. En 2013, elle fonde avec Giovanni Piovene le studio d’architecture Piovenefabi, basé à Milan et Bruxelles. Piovenefabi produit des travaux d’architecture, de recherche urbaine, de visions territoriales et de design d’objets. Le studio a été co-commissaire de la Triennale d’architecture de Lisbonne en 2019 avec l’exposition « What is Ornament ? ». Ambra Fabi enseigne à l’ENSA Paris-Est.

FABRIZIO GALLANTI

Fabrizio Gallanti (1969–) est architecte, professeur et commissaire d’expositions. Depuis 2021, il est le directeur d’arc en rêve centre d’architecture, à Bordeaux. Il a enseigné le projet et la théorie de l’architecture au Chili, en Italie, aux États-Unis, au Canada, à Hong Kong, au Royaume-Uni et en Espagne. Ses écrits paraissent fréquemment dans divers magazines et revues internationaux comme 32, A+U, 2G, Abitare, Domus, Mouseion Journal, CLOG, San Rocco, Harvard Design Magazine, The Architectural Review. Avec Francisca Insulza, il est membre fondateur du studio de recherche FIG Projects, basé à Montréal.

KERSTEN GEERS

Kersten Geers (1975–) est architecte et a cofondé avec David Van Severen l’agence OFFICE Kersten Geers David Van Severen, basée à Bruxelles. OFFICE a reçu de nombreuses distinctions, notamment le Lion d’argent à la Biennale d’architecture de Venise (2010), le Prix belge d’architecture (2015) et le prix Aga Khan d’architecture (2019). Outre sa pratique architecturale, Kersten Geers enseigne dans diverses institutions, telles que Harvard Graduate School of Design, Columbia GSAPP, Yale School of Architecture et l’EPFL Lausanne. Il est actuellement professeur à l’Académie d’architecture de Mendrisio.

SAMIA HENNI

Architecte, historienne de l’architecture et commissaire d’expositions, Samia Henni (1980–) travaille sur les politiques coloniales et militaires des environnements bâtis, détruits et imaginés. Elle est l’autrice d’Architecture de la contre-révolution. L’armée française dans le nord de l’Algérie (2017 ; Éditions B42, 2019) et de Toxicité coloniale. Documenter le paysage radioactif dans le Sahara (2024 ; Éditions B42, 2025). WarZones (2018) et Deserts Are Not Empty (2022, 2025) ont également été publiés sous sa direction. Samia Henni enseigne à l’université McGill à Montréal, après avoir enseigné à la HEAD Genève, à Princeton, Cornell, à l’ETH Zurich et à l’Université de Zurich.

DJAMEL KLOUCHE

Djamel Klouche est architecte et urbaniste, diplômé de l’Ecole d’Architecture de Paris La Seine, de l’École des Hautes Etudes en Sciences Sociales (EHESS) et de Sciences Po Paris. Il est Professeur à l’Ecole Nationale Supérieure d’Architecture de Versailles (ENSAV). Djamel Klouche a cofondé avec Caroline Poulin et François Decoster, l’AUC, une agence d’architecture et d’urbanisme basée à Paris, rejoints par Alessandro Gess comme associé. l’AUC a été promue « Grand Prix National de l’Urbanisme » par Madame la Ministre du logement le 15 décembre 2021, pour l’ensemble de son œuvre. l’AUC a reçu en septembre 2023, le Prix Albert Abercrombie de l’UIA (prize for Urban Planing and design).

K–P

JEANNETTE KUO

Diplômée en architecture de l’UC Berkeley, titulaire d’un master en architecture à la Harvard Graduate School of Design et d’un master avancé à l’ETH Zurich, Jeannette Kuo (1978–) est cofondatrice de l’agence Karamuk Kuo, basée à Zurich. Elle est professeure d’architecture et de construction à l’Université technique de Munich. Tenant compte des structures, du climat et de la culture, ses recherches se focalisent sur une conception holistique et intégrée des bâtiments. Elle a publié des ouvrages sur les typologies d’espaces de travail – A-Typical Plan (2013) et Space of Production (2015) –, ainsi que la monographie El Croquis no 196 dédiée à Karamuk Kuo (2018).

ALEXANDRE LABASSE

Alexandre Labasse (1972–) est architecte. Il est directeur général de l’Atelier parisien d’urbanisme (Apur) depuis novembre 2022 et président de l’ENSA de Versailles. Il est également administrateur de Paris Habitat et de Montpellier 2028, membre de l’Académie d’architecture et de la Commission du Vieux Paris. De 2012 à 2023, il était directeur général du Pavillon de l’Arsenal, à Paris, et a notamment été le commissaire des expositions « Re●Architecture » (2012), « Work in Process » (2013), « Métamorphoses bureaux-logements » (2015), « Habiter mieux, habiter plus » (2018), « Et demain, on fait quoi ? » (2020), « La Beauté d’une ville » (2021), « Conserver Adapter Transmettre » (2022).

BENJAMIN LAFORE

Benjamin Lafore (1983–) est architecte et codirige MBL architectes avec Sébastien Martinez-Barat et Florian Jomain. Leur approche éclectique de l’architecture mêle construction, recherche, publications, conception d’objets et commissariat d’expositions. Leur travail a fait l’objet d’une exposition carte blanche à arc en rêve à Bordeaux (2022) et d’une publication monographique éditée par Accattone (2025). Benjamin Lafore fait partie du comité éditorial de la revue Plan L**** et enseigne à l’ENSA de Saint-Étienne. Il participe au design-research-lab du Groupe Renault. Il est commissaire des expositions d’architecture à la Villa Noailles, à Hyères, et des expositions « Émulation » liées au prix Charles-Abella de l’Académie des beaux-arts.

CÉDRIC LIBERT

Docteur en architecture, Cédric Libert (1973–) est directeur de l’ENSA de Saint-Étienne. Diplômé de l’Architectural Association de Londres, il dirige l’agence Anorak (2005–2010) avant de développer une pratique expérimentale mêlant enseignement, écriture et commissariat d’expositions. Sous la direction de Philippe Potié, sa thèse Horizons éclectiques, archétypes et figures contemporaines est soutenue en 2021 à Paris-Saclay. Il est membre fondateur du Thought Council de la Fondazione Prada, à Milan, et a dirigé le département « Enjeux de la ville contemporaine » du Centre international pour la ville, l’architecture et le paysage (CIVA) à Bruxelles. Cédric Libert a notamment enseigné à l’ISA Saint-Luc, à l’École spéciale d’architecture à Paris, à l’ENSA de Versailles et à l’École d’architecture de l’université Laval à Québec.

SÉBASTIEN MARTINEZ-BARAT

Sébastien Martinez-Barat (1983–) est architecte et enseignant-chercheur. Il codirige MBL architectes avec Benjamin Lafore et Florian Jomain. Leur approche éclectique de l’architecture mêle 546 construction, recherche, publications, conception d’objets et commissariat d’expositions. Leur travail a fait l’objet d’une exposition carte blanche à arc en rêve à Bordeaux (2022) et d’une publication monographique éditée par Accattone (2025). Sébastien Martinez-Barat est co-commissaire des expositions d’architecture à la Villa Noailles (Hyères), rédacteur en chef de la revue Plan L**** et maître de conférences à l’ENSA de Saint-Étienne, où il dirige le master « Adventure Studio », qui se focalise sur les cultures de l’observation en architecture.

P–Y

CAROLINE POULIN

Caroline Poulin (1966–) est architecte, diplômée de l’École d’architecture de Paris La Seine et de l’École des hautes études en sciences sociales (EHESS). Professeure invitée à TU Wien de 2022 à 2024, elle est professeure invitée à l’ESTP (Cachan) depuis 2023. Elle est membre de la Commission du Vieux Paris et architecte conseil de l’État dans le département de la Marne. Caroline Poulin a cofondé, avec Djamel Klouche et François Decoster, l’AUC, une agence d’architecture et d’urbanisme basée à Paris, qu’Alessandro Gess a rejointe comme associé. L’AUC a été promue Grand Prix de l’urbanisme en 2021 pour l’ensemble de son œuvre et a reçu en 2023 le prix Patrick Abercrombie de l’UIA (Prize for Urban Planning and Design).

CARINE SMUTS

Carin Smuts (1960–) fonde en 1989 avec Urs Schmid le cabinet d’architectes CS Studio, en Afrique du Sud. L’agence s’engage dès l’origine en faveur de bâtiments publics à forte dimension sociale. Elle intervient essentiellement dans les townships du Cap pour les populations défavorisées. Carin Smuts est lauréate, en 2008, du Global Award for Sustainable Architecture, prix international d’architecture durable, et, en 2017, du prestigieux prix UIA Robert Matthew, qui incarne les objectifs du Programme des Nations unies pour les établissements humains (ONU-Habitat).

PIER PAOLO TAMBURELLI

Pier Paolo Tamburelli (1976–) est l’un des membres fondateurs de l’agence baukuh, basée à Milan. L’agence a livré en 2015 la Maison de la mémoire, à Milan, et travaille actuellement sur la Biblioteca Europea di Informazione e Cultura, à Milan, et sur un immeuble administratif à Tirana. Ayant enseigné au Berlage Institute, à la Harvard Graduate School of Design, à l’Université de l’Illinois à Chicago, au Politecnico de Milan, Tamburelli occupe la chaire de théorie du design à l’Université technique de Vienne (TU Wien). Il a été l’un des fondateurs du magazine d’architecture San Rocco et a publié en 2022 On Bramante, chez MIT Press.

CHARLOTTE TRUWANT

Charlotte Truwant (1980–) a cofondé, avec Dries Rodet, l’agence Truwant + Rodet +, basée à Bâle. Ils explorent des domaines tels que l’urbanisme paysager, la transformation, la recherche et la scénographie. Actuellement, ils rénovent, en collaboration avec ASBR, le Centre culturel suisse à Paris, ils développent le centre sportif de Bulle, et participent, avec Bruther et Jan Kinsbergen, au projet urbain de Nauentor, à Bâle. En 2017, ils sont lauréats du Swiss Art Award. Charlotte Truwant est professeure invitée à l’EPFL Lausanne, où elle dirige un atelier de recherche continue explorant le potentiel de la transformation à l’interface entre architecture et paysage.

CHLOÉ VALADIÉ

Architecte diplômée de La Cambre (Bruxelles), Chloé Valadié (1985–) cofonde en 2019 avec Gaétan Brunet le bureau UR architecture – urbanisme, basé à Paris et Bordeaux. UR explore les pratiques architecturales et urbaines. Leur travail a été présenté à la Biennale d’architecture et de paysage d’Île-de-France (2019), aux expositions « Les Usages du monde » à Lille (2020) et « Institution Building » au CIVA, à Bruxelles (2021). Co-commissaire de « Sympoétique » a l’EPFL Lausanne en 2023, Chloé Valadié est maîtresse de conférences associée à l’ENSA Paris-Malaquais. En 2024, UR est nommé au Palmares des jeunes urbanistes.

RIKEN YAMAMOTO

Riken Yamamoto (1945–) est architecte, fondateur de Riken Yamamoto & Field Shop, basé a Kanagawa. Ses projets récents sont THE CIRCLE à Zurich, le musée d’Art de Yokosuka et l’Université préfectorale de Saitama. Il a été chercheur au laboratoire Hiroshi Hara de l’Université de Tokyo. Il est professeur invité à l’Université de Kanagawa (2024) et professeur émérite et docteur honoris causa des universités de Yokohama et Nihon. Il a enseigné à Tokyo, à Yokohama et a dirigé l’Université d’art et de design de Nagoya Zokei (2018–2022). En 2024, Riken Yamamoto publie l’ouvrage The Space of Power, The Power of Space et est lauréat du Pritzker Prize.

COMMISSAIRES

L'AUC ARCHITECTES URBANISTES

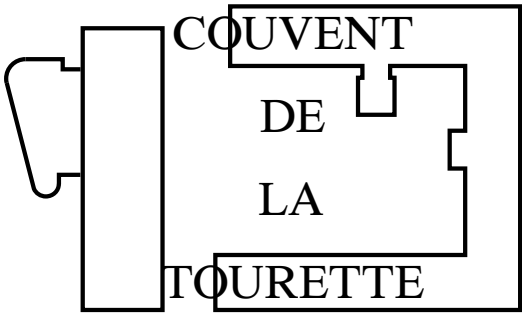
Architectes, urbanistes et co-Commissaires du Parlement de la Recherche. Djamel Klouche et Caroline Poulin ont co-fondé avec François Decoster, l'AUC architectes et urbanistes, désignée « Grand Prix National de l'Urbanisme » en 2021 l'AUC a également reçu en septembre 2023, le Prix Albert Abercrombie de l'UIA (prize for Urban Planing and design). Depuis sa création en 1996, l'AUC développe une posture à contre-courant vis-à-vis des problématiques architecturales et urbaines dans le contexte du projet urbain français, européen et international. Penser construire à partir de la valeur des contrastes, de la différence, de la singularité, de l'altérité et de l'hybridité plutôt que de la similitude et de l'uniformité.

MBL ARCHITECTES

Architectes et co-Commissaires du Parlement de la Recherche. MBL architectes est une agence d'architecture fondée par Sébastien Martinez-Barat et Benjamin Lafore, rejoints par Florian Jomain. Leur travail explore divers champs de la culture architecturale : constructions, publications, enseignements, conception d'objets et commissariat d'expositions. MBL revendique une pratique de l'architecture comme enquête et une production éclectique. En 2016, ils sont lauréats des Albums des jeunes architectes et paysagistes, décernés par le ministère de la Culture et sont résidents à la Villa Kujoyama, Kyoto. Trois de leurs projets construits ont été nommés au prix Mies van der Rohe en 2014, 2016 et 2024. En 2022, ils sont finalistes du Prix de Genève pour l'expérimentation architecturale. Ils sont par ailleurs commissaires des expositions d'architecture de la Villa Noailles depuis 2016, du prix Émulations de l'académie des beaux arts et rédacteurs en chef de la revue d'architecture Plan L**** depuis 2019. En 2022, arc en rêve centre d'architecture leur consacre une exposition rétrospective.

FONDS DE DOTATION QUARTUS POUR L'ARCHITECTURE

Le Fonds de dotation Quartus est une structure d'intérêt général consacrée à l'architecture avec pour mission d'encourager et de soutenir la jeune création, d'explorer des sujets prospectifs, de partager et diffuser une culture architecturale et environnementale. Articulé autour de 6 programmes d'actions territorialisées, à destination de tous les publics et toujours menées en partenariat avec les institutions et acteurs concernés, le Fonds de dotation Quartus initie des débats pour cultiver et partager une intelligence collective, accompagne la recherche pour questionner la fabrique des mondes, s'engage auprès des écoles d'architecture pour soutenir les étudiants et les jeunes architectes plus que jamais au cœur des défis contemporains, sensibilise le jeune public pour leur donner envie d'architecture et crée des rencontres autour des enjeux urbains spécifiques à chaque territoire. Lancé en novembre 2023, le Fonds de dotation Quartus est présidé par Emmanuel Launiau et dirigé par Julien Pansu.



COUVENT DE LA TOURETTE, 1953

Conçu pour accueillir une centaine de moines (élèves et professeurs) l'ensemble conventuel est composé d'une église, d'une salle de chapitre, de salles de cours, d'une bibliothèque, d'un réfectoire, de parloirs, de cuisines et de cellules individuelles.

Le programme répond aux trois fonctions primordiales de la vie monacale : habiter, étudier et prier.

Dans ce bâtiment en béton aux volumes géométriques purs et aux textures brutalistes, Le Corbusier déploie une palette de dispositifs de contrôle de la lumière naturelle qui sculptent l'espace intérieur et les volumes : canons à lumière, mitraillettes, fentes horizontales et verticales, puits de lumière, boucliers, loggias, et pans de verre.

Inspiré par les couvents cisterciens, organisé sur un plan carré, le couvent de la Tourette est composé de deux corps de bâtiment distincts en béton : le couvent en U fermé au nord par l'église.

Les trois ailes du couvent reposent sur une ossature de poteaux et de poutres en béton. Les deux niveaux supérieurs sont consacrés à l'habitation et abritent les cellules des prêtres. Organisées de manière fonctionnelle, selon la diminution naturelle de la luminosité, elles s'articulent de l'extérieur vers l'intérieur : une loggia pour la méditation, puis un espace de travail bien éclairé, et un lieu de repos avec un lit, séparé par une armoire du coin toilette.

Les cellules matérialisent les recherches de Le Corbusier sur l'habitat individuel minimal et sont dimensionnées au Modulor (5,92 m de longueur ; 1,83 m de hauteur ; 1,83 m et 2,26 m de largeur, respectivement pour les frères et les pères). Les étages inférieurs sont consacrés aux activités communes : salles de cours, bibliothèque, oratoire, salle du chapitre, réfectoire et cuisine.

Aux étages inférieurs, les façades libres et indépendantes de la structure porteuse permettent à Le Corbusier un traitement varié des élévations. Vers la cour il emploie des pans de verre en Z et en H, éléments préfabriqués alternant parties opaques en béton et parties vitrées. Vers l'extérieur, il utilise les pans ondulatoires, composés de poteaux en béton disposés à distances variées et formant des ondes. Ces ondulatoires, probablement inspirés de techniques constructives vues en Inde, sont réalisés en collaboration avec Iannis Xénakis. C'est à la Tourette qu'ils sont utilisés pour la première fois et qu'en sont exploitées toutes les potentialités techniques et poétiques.

Le couvent est couronné par un toit-terrasse pensé comme un espace de méditation, le haut parapet de béton empêchant la distraction des moines en prière. En absence d'un cloître, dont la réalisation était impossible à cause de la pente du terrain, les volumes sont reliés au niveau du rez-de-chaussée par des couloirs formant une croix, appelés conduits. La construction sur pilotis permet de répondre à la forte déclivité du terrain.

L'église est un parallélépipède en béton banché, dont les coffrages sont dessinés minutieusement. Elle est éclairée par un puits de lumière et par des fentes horizontales et verticales aux surfaces colorées, créant à l'intérieur des effets lumineux toujours variés. La crypte et la sacristie, adjacentes à l'église, bénéficient de sources de lumière obliques, pour certains colorées, appelées respectivement canons à lumière et mitraillettes.





NOUS SUIVRE

Internet
www.fondsdedotationquartus.org

Instagram
[@fondsdedotation_quartus](https://www.instagram.com/fondsdedotation_quartus)

Linkedin
Fonds de dotation Quartus

CONTACT

Julien Pansu
Directeur du Fonds de dotation Quartus pour l'architecture
Architecte
j.pansu@groupe-quartus.com

FONDS
DE DOTATION
QUARTUS
POUR L'ARCHITECTURE